

Les enquêtes de Maximime et Vincent

11 - et ça continue... nach zehn !



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

Maximine et Vincent ont eu un temps de pause, comme le souhaitait Maximine. Étonnant de ne plus entendre parler de Stéfane ni de Raoul ou de n'importe quel autre prénom qui soit sur leur liste noire.

C'était aussi l'occasion de prendre du repos bien mérité à la campagne. Vincent n'y est allé que quelques jours pour ne pas déranger la famille Delaroche. Le plus magique était en quelque sorte de voir ou revoir les enfants qui avaient bien grandi.

De retour à Berne, les petites affaires ont repris. Maximine n'était pas inécontent de retrouver un peu de calme avec des dossiers plus ordinaires, même si parfois, il y en avait de lugubres.

Affaires à suivre, donc ça continue après dix...

Chapitre 1 : le creux de l'affaire...

C'est avec une nouvelle affaire du côté de Harau que Maximine et Vincent sont demandés. L'affaire tient dans un cambriolage très sélectif et très particulier. Aussi étonnant que cela puisse être, après avoir évoqué le déroulement des opérations, le lendemain, comme si on avait appris les informations secrètes, la deuxième partie du cambriolage a eu lieu, et ce sont les plus belles pièces qui ont disparu. Les cambrioleurs sont surpris. Vincent prend un mauvais coup. Il est bon pour l'hôpital et du repos forcé.

À la suite de ça, Maximine se lance sur les traces des mauvais gars, mais il fait une rencontre qui le mène à un suicide. Aucun indice ne permet de savoir qui est cette personne et pourquoi ce geste.

Le lendemain matin, Maximine reçoit une missive signée de Stéphane Dafflon qui annonce le décès de ladite personne et demande à assister aux obsèques.

C'est au déjeuner avec Vincent que Maximine présente le message de Stéphane. Il était maintenant sur les nerfs se sachant continuellement épiés, ne pouvant rien faire ou même penser sans que l'autre, Stéphane en l'occurrence, ne le sache. Il lui semble même jouer le rôle d'acteur dans une pièce où, finalement, tout est déjà prévu et mis en scène.

Vincent a certainement compris qu'il avait une température qui varie entre 40 et 41 degrés, mais qu'il entende ou non, cela n'avait aucune importance...

Maximine qui continuait...

M: Il me faut faire appel à toute mon énergie et mettre en oeuvre toutes mes ressources pour ne pas me décourager. Heureusement qu'avec moi, ces petites taquineries sont autant de coups de piques qui me stimulent.

J'en arrive toujours à dire:

« Amuse-toi bien, mon bonhomme. Un moment ou l'autre, c'est toi-même qui te trahiras. »

Car enfin, Vincent, n'est-ce pas Stéphane Dafflon qui, par sa première dépêche et par la réflexion qu'elle a suggérée à la petite Henriette, n'est-ce pas lui qui m'a livré le secret de sa correspondance avec Alice Demund ? Tu oublies ce détail !

...

Il déambulait dans la chambre avec le risque de réveiller les propriétaires...

M: Enfin ! Ça ne va pas trop mal, et si les chemins que je suis sont un peu obscurs, je commence à m'y retrouver. Tout d'abord, je vais être fixé sur Monsieur Bröninann... Grünenfelder et moi, nous avons rendez-vous au bord de l'Aare, à l'endroit où Bröninann a jeté son paquet, et le rôle du monsieur nous sera connu. Pour le reste, c'est une partie à jouer entre Alice Demund et moi. L'adversaire est de mince envergure, hin, Vincent ? Et ne penses-tu pas qu'avant peu, je saurai la phrase de l'album, et ce que signifient ces deux lettres isolées, ce C et ce H ? Car tout est là !

Mademoiselle Alice entraît au même instant, apercevant Maximine Delaroche qui gesticulait. Elle lui dit gentiment...

A: Monsieur Delaroche, je vais vous gronder...
Ce n'est pas bien de déranger Vincent.
Le docteur exige une tranquillité absolue !

...

Maximine la contemplant sans un mot, étonné comme au premier jour de son calme inexplicable...

A: Qu'avez-vous à me regarder, Monsieur Delaroche ?
Rien ? Mais si... vous semblez toujours avoir une arrière-pensée... laquelle ? Répondez, je vous en prie !

...

Elle l'interrogeait et il y avait tant de candeur en elle que Maximine en éprouvait de la colère. Il s'approche et lui dit à voix basse...

M: "Brönninann s'est tué hier soir..."

...

Elle l'a répété sans avoir l'air de comprendre...
En vérité, aucune contraction n'altérait son visage, rien qui révélait l'effort du mensonge...

M: Vous étiez prévenue, sinon, vous auriez au moins réagi...
ah !, vous êtes plus forte que je ne le croyais...
mais pourquoi le dissimuler ?

...

Il prend l'album à images qu'il venait de déposer sur une table, et l'ouvre à la page découpée...

M: Pourriez-vous me dire dans quel ordre on doit disposer les lettres qui manquent ici, pour connaître la teneur exacte du billet que vous avez envoyé à Monsieur Brönimann quatre jours avant le vol de la lampe juive ?

A: Dans quel ordre ? ... Brönimann ? ... Le vol de la lampe juive ? ... Euh...

...

Elle redisait les mots, lentement, comme pour en dégager le sens... Maximine insiste...

M: Oui, voici les lettres employées... sur ce bout de papier. Que disiez-vous à Brönimann ?

A: Les lettres employées... ce que je disais...

M: Allons !

...

Soudain, elle éclate de rire...

A: Ça y est ! Je comprends ! Je suis la complice du vol ! Il y a un Monsieur Brönimann qui a pris la lampe juive et qui s'est tué. Et moi, je suis l'amie de ce Monsieur. Oh !, que c'est amusant !

M: Qui donc avez-vous été voir hier dans la soirée, au second étage d'une maison de Aurorastrasse ?

A: Qui ?, mais Mademoiselle Langeais, elle est créatrice de mode. Est-ce qu'elle et mon ami Monsieur Brönimann ne feraient qu'une seule et même personne ?

...

Malgré tout, Maximine en doute. On peut feindre, de manière à donner le change, la terreur, la joie, l'inquiétude, tous les sentiments, mais non pas l'indifférence, non pas le rire heureux et insouciant.

Cependant, il lui dit encore...

M: Un dernier mot: pourquoi l'autre soir, à notre arrivée, m'avez-vous abordé ? Et pourquoi m'avez-vous supplié de repartir immédiatement sans m'occuper de ce vol ?

...

Elle répond en souriant toujours de la façon la plus naturelle...

A: Ah vous êtes trop curieux, Monsieur Delaroche. Pour votre punition, vous ne saurez rien, et de cette façon, vous garderez le malade pendant que je vais chez le pharmacien... j'ai une ordonnance urgente... je me sauve !

...

Elle s'en va...

M: "Je suis roulé, non seulement je n'ai rien tiré d'elle, mais c'est moi qui me suis découvert..."

...

Et il se rappelait l'affaire du diamant bleu et l'interrogatoire qu'il avait fait subir à la femme. N'était-ce pas la même sérénité ? Ne se trouvait-il pas de nouveau avec un de ces êtres protégés par Stéphane Dafflon, sous l'action directe de son influence ?

Là, Vincent appelle Maximine qui s'approche et s'incline vers lui...

V: Qu'y a-t-il, tu souffres ?

Vincent remue les lèvres sans pouvoir parler.
Enfin, après de grands efforts, il bégaye...

V: Non..., ce n'est pas elle... il est impossible que ce soit elle...

M: Qu'est-ce que tu me chantes là ? Je te dis que c'est elle, moi ! Il n'y a qu'en face d'une créature comme Stéphane Dafflon, dressée et remontée par lui, que je perds la tête et que j'agis aussi bêtement... la voilà maintenant qui connaît toute l'histoire de l'album... je te parie qu'avant une heure Stéphane Dafflon sera prévenu. Avant une heure ? Que dis-je ! Mais tout de suite ! Le pharmacien, l'ordonnance urgente... des blagues !

...

Il s'esquive rapidement, descend la Bachstrasse, puis à gauche, la Herzogstrasse, et au bout de la rue, il voit Mademoiselle qui entrait dans une pharmacie. Elle avait dit vrai. Elle reparait, dix minutes plus tard, avec un cornet de papier blanc. Mais, alors qu'elle remontait l'avenue, elle a été accostée par un homme qui la poursuivait, la casquette à la main et l'air obséquieux, comme s'il demandait la charité. Elle s'arrête et lui donne l'aumône, puis reprend son chemin... Elle lui avait parlé...

Plutôt qu'une certitude, c'était une intuition, assez forte, cependant, pour qu'il change de tactique. Maximine abandonne la jeune fille, et il se lance sur la piste du faux mendiant.

Ils arrivent ainsi, après bien 15 minutes, l'un derrière l'autre, à la rue Aurora, et l'homme erre longtemps autour de la maison de Bröninann, levant parfois les yeux aux fenêtres du second étage, et surveillant les gens qui pénétraient dans la maison.

Au bout d'une heure, il descend la rue jusqu'au croisement avec la Tellistrasse, attend les transports et monte pour retourner en ville. Maximine Delaroche y monte également et s'assied derrière l'individu, un peu plus loin, et à côté d'un Monsieur que dissimulaient les feuilles ouvertes de son journal. Au Rathhaus, le journal s'abaisse, Maximine aperçoit Grünenfelder qui lui dit à l'oreille en désignant l'individu...

G: "C'est notre homme d'hier soir, celui qui suivait Bröninann.

Il y a une heure qu'il vagabonde sur la place..."

D: "Rien de nouveau pour Bröninann ?"

G: "Si, une lettre qui est arrivée ce matin à son adresse..."

D: "Ce matin ? Donc elle a été mise à la poste hier, avant que l'expéditeur ne sache la mort de Bröninann..."

G: "Précisément, elle est entre les mains du juge, mais j'en ai retenu les termes:

« Il n'accepte aucune transaction. Il veut tout, la première chose aussi bien que celles de la seconde affaire. Sinon, il agit. »

Et pas de signature... Comme vous voyez, ces quelques lignes ne nous serviront guère..."

D: "Je ne suis pas du tout de votre avis, ces quelques lignes me semblent au contraire fort intéressantes..."

G: "Et pourquoi, mon Dieu !"

D: "Pour des raisons qui me sont personnelles..."

...

L'autobus s'arrête bien plus tard, au point terminus, à la gare. L'individu descend et s'en va paisiblement. Maximine Delaroche l'escortait, et de si près que Grünenfelder s'en effraye...

G: S'il se retourne, nous sommes fichus...

D: Il ne se retournera pas maintenant...

G: Qu'en savez-vous ?

D: C'est un complice de Stéphane Dafflon, et le fait qu'un complice de Stéphane Dafflon s'en va ainsi, les mains dans ses poches, prouve d'abord qu'il se sait suivi, et en second lieu qu'il ne craint rien...

G: Pourtant, nous le serrons d'assez près !

D: Pas assez pour qu'il ne puisse nous glisser entre les doigts avant une minute. Il est trop sûr de lui...

G: Voyons, voyons ! Vous me faites poser là-bas à la porte du café La Spezia, deux agents. Si je décide de les requérir et d'aborder le personnage, je me demande comment il nous glissera entre les doigts !

D: Le personnage ne paraît pas s'émuvoir beaucoup de cette éventualité. C'est lui-même qui les requiert !

G: Nom d'un chien, il a de l'aplomb !

...

L'individu s'était en effet avancé vers les deux agents au moment où ceux-ci se disposaient à s'en aller.

Il leur dit quelques mots, puis, soudain, il saute sur une troisième moto qui était là, parquée devant le café, et il s'éloignait rapidement avec les deux agents.

Maximime s'esclaffe...

D: Hin ! L'avais-je prévu ? Un, deux, trois... enlevés !
Et par qui ? Par deux de vos collègues, Monsieur
Grünenfelder. Ah !, il se met bien, Stéphane Dafflon !
Des agents à sa solde ! Quand je vous disais que
notre personnage était beaucoup trop calme !

G: Alors quoi, que fallait-il faire ?

D: C'est très commode de rire ! Allons, allons,
ne vous fâchez pas. On se vengera. Pour le moment,
il nous faut du renfort !

G: Monsieur Vollenweid m'attend au bout de la rue
de la gare...

D: Eh bien, prenez-le au passage et venez me rejoindre...

...

Grünenfelder s'éloigne, tandis que Maximime Delaroche suivait
les traces des motos, d'autant plus visibles à cette heure
de la journée à cause de la circulation. Au croisement,
ils prennent à gauche. En toute logique, ils se rendent au bord
de l'Aare, au point où Brönimann était la veille au soir.

Un peu plus tard, ils se retrouvent au pied de la passerelle
Zurlindenst qui franchit l'Aare. C'est là que Brönimann avait
dû jeter son paquet, ou plutôt qu'il l'avait laissé tomber.
Maximime Delaroche descend le talus et voit que,
la berge s'abaissant en pente très douce et l'eau du fleuve
étant basse, il lui serait facile de retrouver le paquet...
à moins que les trois hommes n'aient pris les devants...

D: "Non, non, ils n'ont pas eu le temps... un quart d'heure tout
au plus... et cependant pourquoi ont-ils passé par là ?"

...

Sous le grand saule, un type était assis dans sa barque.
Maximine Delaroche lui demande...

M: Bonjour, avez-vous aperçu trois hommes à moto venir ici ?
...

Le type fait signe que non. Maximine insiste...

D: Mais si... trois hommes... ils viennent de s'arrêter ici
il y a dix minutes tout au plus...
...

Le pêcheur sort de sa poche un carnet, écrit sur
une des pages, la déchire et la tend à Maximine...
Un grand frisson le secoue.

D'un coup d'oeil, il avait vu, au milieu de la page qu'il tenait
à la main, la série des lettres déchirées de l'album.
CDEHNOPRZEO-237

L'homme a repris sa besogne, abrité sous son chapeau,
sa veste et son gilet pliés à côté de lui. Il pêchait
attentivement, tandis que le bouchon de sa ligne flottait
au fil de l'eau. Il s'écoulait bien une minute,
une minute de solennel et terrible silence...

D: "Est-ce lui ?"

Et la vérité l'éclairant...

D: "C'est lui ! C'est lui ! Lui seul est capable de rester
ainsi sans un frémissement d'inquiétude, sans rien
craindre de ce qui va se passer... et quel autre saurait
cette histoire de l'album ? "

Tout à coup, Maximine sent que sa main, que sa propre main avait saisi la crosse de son revolver, et que ses yeux se fixaient sur le dos de l'individu, un peu au-dessous de la nuque. Un geste, et tout le drame se dénouait, la vie de l'étrange aventurier se terminait misérablement.

Le pêcheur ne bougeait pas. Maximine Delaroche serre nerveusement son arme avec l'envie farouche de tirer et d'en finir, et l'horreur en même temps d'un acte qui déplaisait à sa nature. La mort était certaine. Ce serait fini...

D: "Ah, qu'il se lève, qu'il se défende... sinon tant pis pour lui... une seconde encore... et je tire..."

...

Mais un bruit de pas lui ayant fait tourner la tête, il voit Grünenfelder qui s'en venait en compagnie des inspecteurs. Alors, changeant d'idée, il prend son élan, d'un bond saute dans la barque dont l'amarre s'est cassée sous la trop forte poussée. Il tombe sur l'homme et l'étreint à bras-le-corps. Ils roulèrent tous deux au fond du bateau.

Tout en se débattant, le type...

...: Et après ?, qu'est-ce que cela prouve ?

Quand l'un de nous aura réduit l'autre à l'impuissance, il sera bien avancé ! Vous ne saurez pas quoi faire de moi, ni moi de vous. On restera là comme deux imbéciles !

...

Les deux rames glissent à l'eau. La barque s'en va à la dérive.

Des exclamations s'entrecroisaient le long de la berge,
et le type continue...

...: Que d'histoires, Seigneur ! Vous avez donc perdu
la notion des choses ? ... De pareilles bêtises
à votre âge ! Et un grand garçon comme vous !
Fi, que c'est vilain !

...

Il réussit à se dégager. Exaspéré, résolu à tout,
Maximine Delaroche mit la main à sa poche.

Il pousse un juron: le type lui avait pris son revolver.
Alors, il se jette à genoux et tâche de rattraper
une des rames afin de gagner le bord, tandis que
le type s'acharnait après l'autre, afin de gagner
le large...

Le type était ou pouvait être Stéphane Dafflon.
Maximine le voyait là de retour...

...: L'aura... l'aura pas... d'ailleurs, ça n'a aucune importance...
si vous avez votre rame, je vous en empêche de vous en
servir... et vous de même. Mais voilà, dans la vie, on
s'efforce d'agir... sans la moindre raison, puisque c'est
toujours le sort qui décide... tenez, vous voyez, le sort...
eh bien, il se décide pour moi... Victoire !, le courant
me favorise !

...

Le bateau tendait à s'éloigner de la rive...

...: Garde-à-vous !

Sur la rive, quelqu'un braquait un revolver.
Il baisse la tête, une détonation retentit, un peu
d'eau jaillit auprès d'eux. Le type éclate de rire...

...: Dieu me pardonne, c'est l'ami Grünenfelder ! ...
Mais c'est très mal ce que vous faites là !
Vous n'avez le droit de tirer qu'en cas de légitime
défense... je vous rends donc féroce au point d'oublier
tous vos devoirs ? ... Allons bon, le voilà qui reconinnence !
Mais, malheureux, c'est ce monsieur que vous allez
toucher !

...

Il fait à Maximine Delaroche un rempart de
son corps, et, debout dans la barque, face à Grünenfelder...

...: Bien ! Maintenant je suis tranquille... visez là,
Grünenfelder, en plein coeur... plus haut... à gauche...
c'est raté... fichu maladroit... encore un coup ! ...
Mais vous tremblez, Grünenfelder..., n'est-ce pas ?
Et du sang-froid ! ... Une, deux, trois, feu ! ... Raté !
Sacrebieu, le gouvernement vous donne donc des joujoux
d'enfant comme pistolets ?

...

Il exhiba alors un long revolver, massif et plat, et,
sans viser, tire. L'inspecteur porte la main à son chapeau:
une balle l'avait troué...

...: Qu'en dites-vous, Grünenfelder ? Ah !, cela vient
d'une bonne fabrique. Saluez, Messieurs, c'est le revolver
de Monsieur Maximine Delaroche !

...

Et, d'un tour de bras, il lance l'arme aux pieds mêmes de Grünenfelder. Maximine Delaroche ne pouvait s'empêcher de sourire et d'admirer.

Quel débordement de vie !
 Quelle allégresse jeune et spontanée !
 Et comme il paraissait se divertir !

On aurait dit que la sensation du péril lui causait une joie physique, et que l'existence n'avait pas d'autre but pour cet homme extraordinaire que la recherche de dangers qu'il s'amusait ensuite à conjurer. De chaque côté du fleuve, des gens se massaient, et Grünenfelder et ses hommes suivaient l'embarcation qui se balançait au large, très doucement entraînée par le courant. Heureusement, ils étaient du bon côté du bras de l'Aare, car à l'autre, se trouvait l'usine électrique et la cimenterie qui font barrage. Toutefois, sur ce bras, il y a aussi un barrage sous le petit pont, mais une section permet le libre passage de l'eau pour régulariser le courant d'eau. C'était la capture inévitable, inathématique. Maximine n'en démorait pas, pour lui, c'était bien Stéphane Dafflon...

S: Avouez, maître, que vous ne donneriez pas votre place pour tout l'or de Berne ! C'est que vous êtes au premier rang des fauteils ! Mais, d'abord et avant tout, le prologue... après quoi, nous sauterons d'un coup au cinquième acte, la capture ou l'évasion de Stéphane Dafflon. Donc, mon cher maître, j'ai une question à vous poser, et je vous supplie, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, d'y répondre par un oui ou un non... Renoncez à vous occuper de cette affaire. Il en est encore temps et je puis réparer le mal que vous avez fait. Plus tard, je ne le pourrais plus. Est-ce convenu ?

D: Non !

...

La figure de Stéphane Dafflon se contracte.
Visiblement, cette obstination l'irritait...

S: J'insiste. Pour vous, encore plus que pour moi, j'insiste, certain que vous serez le premier à regretter votre intervention. Une dernière fois, oui ou non ?

D: Non !

...

C'était bien Stéphane Dafflon. Il s'accroupit, déplace une des planches du fond et, durant quelques minutes, exécute un travail dont Maximine Delaroche ne pouvait discerner la nature. Puis il se relève, s'assied auprès de Maximine, et lui tient ce langage...

S: Je crois, maître, que nous sommes venus au bord de cette rivière pour des raisons identiques: repêcher l'objet dont Brönünann s'est débarrassé ? Pour ma part, j'avais donné rendez-vous à quelques camarades, et j'étais sur le point d'effectuer une petite exploration dans les profondeurs de l'Aare...

...

Quand mes amis m'ont annoncé votre approche, je vous confesse d'ailleurs que je n'en étais pas surpris, étant prévenu heure par heure, j'ose le dire, des progrès de votre enquête. C'est si facile. Dès qu'il se passe la moindre chose susceptible de m'intéresser, vite, un coup de téléphone, et je suis averti !
Vous comprendrez que, dans ces conditions...

...

Il s'arrête. La planche qu'il avait écartée se soulevait maintenant, et, tout autour, de l'eau filtrait par petits jets...

S: Oh oh, j'ignore comment j'ai procédé, mais j'ai tout lieu de penser qu'il y a une voie d'eau au fond de cette vieille embarcation. Vous n'avez pas peur, maître ?

...

Maximine Delaroche hausse les épaules...

S: Vous comprendrez donc que, dans ces conditions, et sachant par avance que vous recherchiez le combat d'autant plus ardemment que je m'efforçais, moi, de l'éviter, il m'était plutôt agréable d'engager avec vous une partie dont l'issue est certaine puisque j'ai tous les atouts en main...

...

Et j'ai voulu donner à notre rencontre le plus d'éclat possible, afin que votre défaite soit universellement connue, et qu'une autre Crozon ou un autre Indermuhle ne soit pas tenté de solliciter votre secours contre moi. Ne voyez là d'ailleurs, mon cher maître...

...

Il s'internompt de nouveau, et, se servant de ses mains à demi fermées comme de lunettes, il observe les rives...

S: Bigne !, ils ont frété un superbe canot, un vrai navire de guerre, et les voilà qui font force de rames. Avant cinq minutes, ce sera l'abordage et je suis perdu. Monsieur Delaroche, un conseil: vous vous jetez sur moi, vous me ficelez et vous me livrez à la justice... ce programme vous plaît-il ? ...

S: À moins que d'ici là, nous n'ayons fait naufrage, auquel cas il ne nous resterait plus qu'à préparer notre testament. Le barrage qui se présente n'est guère accueillant... Qu'en pensez-vous ?

...

Leurs regards se croisent. Cette fois, Maximine comprend la manœuvre de Stéphane: il avait percé le fond de la barque. Et l'eau montait. Le niveau était à la hauteur des semelles de leurs chaussures. Elle recouvrait leurs pieds... puis elle dépasse leurs chevilles. Stéphane Dafflon poursuit...

S: Et ne voyez là, mon cher maître, que l'humble aveu de mon impuissance à votre égard. C'est m'incliner devant vous que d'accepter les seules batailles où la victoire me soit acquise, afin d'éviter celles dont je n'aurais pas choisi le terrain. C'est reconnaître que vous êtes l'unique ennemi que je crains, et proclamer mon inquiétude tant que vous ne serez pas écarté de ma route. Voilà, mon cher maître, ce que je tenais à vous dire, puisque le destin m'accorde l'honneur d'une conversation avec vous. Je ne regrette qu'une chose, c'est que cette conversation ait lieu pendant que nous prenons un bain ! Situation qui manque de gravité !

...

L'eau parvenait maintenant au banc où ils étaient assis, et de plus en plus la barque s'enfonçait. Maximine semblait absorbé dans la contemplation du ciel. Pour rien au monde, en face de cet homme environné de périls, cerné par la foule, traqué par la meute des agents, et qui, cependant, gardait sa belle humeur, pour rien au monde il n'aurait consenti à montrer, lui, le plus léger signe d'agitation.

N'advient-il pas chaque jour que l'on se noie dans un fleuve ? Est-ce là de ces événements qui méritent qu'on y prête attention ? Une minute encore, et ils allaient couler...

S: L'essentiel est de savoir si nous coulerons avant ou après l'arrivée des champions de la justice. Tout est là, car pour la question du naufrage, elle ne se pose même plus. Maître, c'est l'heure solennelle du testament. Je lègue toute ma fortune à Maximine Delaroche, citoyen suisse, à charge pour lui... mais, mon Dieu, qu'ils avancent vite, les champions de la justice ! Ah les braves gens ! Ils font plaisir à voir. Tiens, mais c'est vous, brigadier Vollenweid ? Bravo ! L'idée du navire est excellente ! Je vous recommanderai à vos supérieurs... est-ce la médaille que vous souhaitez ? Entendu... c'est chose faite. Et votre camarade Diehl, où est-il donc ? Il est resté sur la rive, n'est-ce pas, au milieu d'une certaine d'indigènes ? ... De sorte que, si j'échappe au naufrage, je suis recueilli à gauche par Diehl et ses indigènes, ou bien à droite par Grünenfelder et les populations de Aarau. Fâcheux dilemme...

...

À l'approche du barrage, il y a eu un remous. L'embarcation vire sur elle-même, et Maximine Delaroche a dû s'accrocher à l'anneau des avirons. Stéphane lui propose d'enlever sa veste pour être plus à l'aise... et bien sûr, il ne voulait pas.

Stéfane enfila sa veste, la boutonna hermétiquement comme celle de Maximine, et soupira...

S: Quel rude homme vous faites ! Et qu'il est dommage que vous vous entétiez dans une affaire... où vous donnez certes la mesure de vos moyens, mais si vainement ! Vous gâchez votre génie...

...

Maximine Delaroche devait tout de même répondre à toutes ces paroles...

M: Monsieur Dafflon, vous parlez beaucoup trop, et vous péchez souvent par excès de confiance et par légèreté !

S: Le reproche est sévère !

M: Sans le savoir, vous m'avez fourni, il y a un instant, le renseignement que je cherchais...

S: Comment ! Vous cherchiez un renseignement et vous ne me le disiez pas !?

M: Je n'ai besoin de personne. D'ici trois heures, je donnerai le mot de l'énigme à Monsieur et Madame Indemuhle. Voilà l'unique réponse...

...

Il n'achève pas sa phrase... la barque avait sombré d'un coup, les entraînant tous deux. Elle émergeait aussitôt, retournée, la coque en l'air.

Il y a eu de grands cris sur les deux rives, puis un silence anxieux, et soudain de nouvelles exclamations: un des naufragés avait reparu. C'était Maximine Delaroche.

Excellent nageur, il se dirigeait à larges brassées vers le canot de Vollenweid...

Maximime saisit une corde qu'on lui tendait, mais pendant qu'il se hissait à bord, une voix, derrière lui, l'interpelle...

S: Le mot de l'énigme, mon cher maître, parbleu oui, vous l'aurez ! Je m'étonne même que vous ne l'ayez pas déjà... et après ? À quoi cela vous servira-t-il ? C'est justement quand la bataille sera perdue pour vous...

...

À cheval sur la coque dont il venait d'escalader les parois tout en discourant, confortablement installé, maintenant, Stéphane Dafflon poursuivait son discours avec des gestes solennels, et comme s'il espérait convaincre son interlocuteur...

S: Comprenez-le bien, mon cher maître, il n'y a rien à faire, absolument rien... vous vous trouvez dans la situation déplorable d'un Monsieur...

Vo: Rendez-vous, Stéphane Dafflon !

...

S: Vous êtes un malotru, brigadier Vollenweid, vous m'avez coupé au milieu d'une phrase. Je disais donc...

Vo: Rendez-vous, Stéphane Dafflon !

S: Mais sacrebleu, brigadier Vollenweid, on ne se rend que si l'on est en danger. Or vous n'avez pas la prétention de croire que je cours le moindre danger !

Vo: Pour la dernière fois, Stéphane Dafflon, je vous somme de vous rendre !

S: Brigadier Vollenweid, vous n'avez nullement l'intention de me tuer, tout au plus de me blesser, tellement vous avez peur que je m'échappe. Et si par hasard la blessure était mortelle ? Non, mais pensez à vos remords, malheureux ! À votre vieillesse empoisonnée !...

...

Un coup part. Stéphane Dafflon chancèle, se cramponne un instant à l'épave, puis lâche prise et disparaît. Il était exactement 15 heures lorsque ces évènements se produisaient.

...

À 18 heures précises, ainsi qu'il l'avait annoncé, Maximine Delaroche, vêtu d'un pantalon trop court et d'un veston trop étroit qu'il avait empruntés à un aubergiste, coiffé d'une casquette et paré d'une chemise de flanelle, entre dans le salon de Monsieur et Madame Indermuhle auxquels il leur demandait un entretien.

Il se promenait de long en large, et il leur paraissait si comique dans sa tenue bizarre qu'ils ont dû s'abstenir de rire. Maximine s'arrête, saisit un bibelot, l'examine machinalement, puis reprend sa promenade. Enfin, il se plante devant eux...

D: Mademoiselle Alice, est-elle ici ?

Mme I: Oui, dans le jardin, avec les enfants...

D: Monsieur, l'entretien que nous allons avoir étant définitif, je voudrais que Mademoiselle Demund y assiste...

M. I: Est-ce que... décidément... ?

D: Ayez un peu de patience, Monsieur. La vérité sortira clairement des faits que je vais exposer devant vous avec le plus de précision possible...

M. I: Soit, Suzanne, veux-tu bien aller la chercher ?

...

Madame Indermuhle se lève et revient presque aussitôt, accompagnée de Alice Demund.

Mademoiselle, un peu plus pâle que de coutume, restait debout, appuyée contre une table et sans même demander la raison pour laquelle on l'avait appelée. Maximine Delaroche ne paraissait pas la voir...

Il se tourne brusquement vers Monsieur Indermuhle, et c'est avec un ton qui n'admettait pas de réplique que...

D: Après plusieurs jours d'enquête, Monsieur, et bien que certains événements aient modifié un instant ma manière de voir, je vous répèterai ce que je vous ai dit dès la première heure: la lampe juive a été volée par quelqu'un qui habite ici !

M. I: Le nom du coupable ?

D: Je le connais...

M. I: Les preuves ?

D: Celles que j'ai suffiront à le confondre...

M. I: Il ne suffit pas qu'il soit confondu.

Il faut encore qu'il nous restitue...

D: La lampe juive ? Elle est en ma possession !

Mme. I: Le collier d'opales ? La tabatière ?

D: Le collier d'opales, la tabatière, bref tout ce qui vous fut dérobé la seconde fois est aussi en ma possession !

...

Les Indermuhle sont intrigués...

Maximine Delaroche aimait ces coups de théâtre et cette manière un peu sèche d'annoncer ses victoires... surtout si c'était une victoire sur le grand Stéphane... mais était-ce possible ?

Maximime reprend ensuite par le récit de ce qu'il avait fait durant ces trois jours. Il dit la découverte de l'album, écrit sur une feuille de papier la phrase formée par les lettres découpées, puis il raconte l'expédition de Brönimann au bord de l'Are et le suicide de l'aventurier, et enfin, la lutte qu'il venait de soutenir contre Stéphane Dafflon, puis le naufrage de la barque et la disparition de Stéphane. Quand il a terminé, Monsieur dit à voix basse...

M. I: Il ne vous reste plus qu'à nous révéler le nom du coupable. Qui donc accusez-vous ?

D: J'accuse la personne qui a découpé les lettres de cet alphabet, et communiqué au moyen de ces lettres avec Stéphane Dafflon...

M. I: Comment savez-vous que le correspondant de cette personne est Stéphane Dafflon ?

D: Par Stéphane Dafflon lui-même...

...

Il tend un bout de papier mouillé et froissé.

C'était la page que Stéphane Dafflon avait arrachée de son carnet, dans la barque, et sur laquelle il avait inscrit la phrase...

D: Remarquez que rien ne l'obligeait à me donner cette feuille, et, par conséquent, à se faire reconnaître. C'est une simple gaminerie de sa part, et qui m'a renseigné...

M. I: Qui vous a renseigné... Je ne vois rien...

...

Maximine Delaroche repasse au crayon les lettres et les chiffres: CDEHNOPRZEO-237.

M. I: Eh bien ?, c'est la formule que vous venez de nous montrer vous-même...

M. I: Non, si vous aviez tourné et retourné cette formule dans tous les sens, vous auriez vu du premier coup d'oeil, comme je l'ai vu, qu'elle n'est pas semblable à la première !

M. I: Et en quoi donc ?

D: Elle comprend deux lettres de plus, un E et un O !

M. I: En effet, je n'avais pas observé...

D: Rapprochez ces deux lettres du C et du H qui nous restaient en dehors du mot "répondez" et vous constaterez que le seul mot possible est ECHO.

M. I: Ce qui signifie ?

D: Ce qui signifie l'Écho, le journal auquel il réserve ses "communiqués". Donc, répondez à "l'Écho, rubrique de la correspondance, numéro 237".

C'était là le mot de l'énigme que j'ai tant cherché, et que Stéphane Dafflon m'a fourni avec tant de bonne grâce. Et là, j'arrive des bureaux de l'Écho...

M. I: Et vous avez trouvé ?

D: J'ai trouvé toute l'histoire détaillée des relations de Stéphane Dafflon et de... sa complice...

...

Et Maximine Delaroché étale sept journaux ouverts à la quatrième page et dont il détache les sept lignes suivantes:

- 1° S. D. Dame impl. protect. 540.
- 2° 540. Attends explications. S. D.
- 3° S. D. Sous domin. ennemie. Perdue.
- 4° 540. Ecrivez adresse. Ferai enquête.
- 5° S. D. Bachstr.
- 6° 540. Parc trois heures. Violettes.
- 7° 237. Entendu sain. serai d'un. mat. Parc.

M. I: Et vous, vous appelez cela une histoire détaillée !?

D: Mon Dieu, oui, et pour peu que vous y prêtiez attention, vous serez de mon avis !

...

D: Tout d'abord, une dame qui signe 540, implore la protection de Stéphane Dafflon, à quoi il riposte par une demande d'explications. La dame répond qu'elle est sous la domination d'un ennemi, de Brönnmann sans aucun doute, et qu'elle est perdue si l'on ne vient à son aide. Stéphane Dafflon, qui se méfie, qui n'ose encore rejoindre cette inconnue, exige l'adresse et propose une enquête. La dame hésite pendant quatre jours, consulte les dates, enfin pressée par les événements, influencée par les menaces de Brönnmann, elle donne le nom de sa rue, Bachstrasse. Le lendemain, il annonce qu'il sera dans le parc à trois heures, et prie son inconnue de porter un bouquet de violettes comme signe de ralliement. Là, une interruption de huit jours dans la correspondance. Stéphane Dafflon et la dame n'ont pas besoin de s'écrire par la voie du journal: ils se voient, s'écrivent directement...

...

D: Le plan est monté pour satisfaire aux exigences de Brönnimann, la dame enlèvera la lampe juive. Reste à fixer le jour. La dame qui, par prudence, correspond à l'aide de mots découpés et collés, se décide pour le samedi et ajoute: "Répondez Écho 237."

Stéfane Dafflon répond que c'est entendu et qu'il sera en outre le dimanche matin dans le parc. Le dimanche matin, le vol avait lieu !

M. I: En effet, tout s'enchaîne, et l'histoire est complète !

...

D: Donc le vol a lieu. La dame sort le dimanche matin, rend compte à Stéfane Dafflon de ce qu'elle a fait, et porte à Brönnimann la lampe juive. Les choses se passent alors comme Stéfane Dafflon l'avait prévu. La justice, abusée par une fenêtre ouverte grâce à une ouverture professionnelle et deux éraflures sur un balcon, admet aussitôt l'hypothèse du vol par effraction.

La dame est tranquille !

M. I: Soit, j'admetts cette explication très logique, mais le second vol ?

D: Le second vol a été provoqué par le premier.

Les journaux ayant raconté comment la lampe juive avait disparu, quelqu'un eut l'idée de répéter l'agression et de s'emparer de ce qui n'avait pas été emporté. Et cette fois, il n'a pas été un vol simulé, mais un vol réel, avec effraction véritable, escalade, etc..

M. I: Stéfane Dafflon, bien entendu...

D: Non, Stéfane Dafflon n'agit pas stupidement.

Il ne tire pas sur les gens pour un oui ou un non...

M. I: Alors qui est-ce ?

D: Brönnimann, sans aucun doute, et à l'insu de la dame qu'il avait fait chanter. C'est Brönnimann qui est entré ici, c'est lui que j'ai poursuivi, c'est lui qui a blessé mon pauvre Vincent !

M. I: En êtes-vous bien sûr ?

...

D: Absolument. Un des complices de Bröninann lui a écrit hier, avant son suicide, une lettre qui prouve que des pourparlers avaient été engagés entre ce complice et Stéphane Dafflon pour la restitution de tous les objets volés. Il exigeait tout, "la première chose (c'est-à-dire la lampe juive) aussi bien que celles de la seconde affaire"... En outre, il surveillait Bröninann. Quand celui-ci s'est rendu hier soir au bord de l'Are, un des compagnons de Stéphane Dafflon le filait en même temps que nous...

M. I: Qu'allait faire Bröninann au bord de l'Are ?

D: Averti des progrès de mon enquête...

M. I: Averti par qui ?

...

D: Par la même dame, laquelle craignait à juste titre que la découverte de la lampe juive n'amène la découverte de son aventure... donc, Bröninann averti, réunit en un seul paquet ce qui peut le compromettre, et il le jette dans un endroit où il lui est possible de le reprendre, une fois le danger passé...

C'est au retour que, traqué par Grünenfelder et par moi, ayant sans doute d'autres forfaits sur la conscience, il perd la tête et se tue...

M. I: Mais que contenait le paquet ?

D: La lampe juive et vos autres bibelots...

M. I: Ils ne sont donc pas en votre possession ?

D Aussitôt après la disparition de Stéphane Dafflon, j'ai profité du bain qu'il m'avait forcé de prendre, pour me faire conduire à l'endroit choisi par Bröninann, et j'ai retrouvé, enveloppé de linge et de toile cirée, ce qui vous a été dérobé. Le voici, sur cette table...

...

Sans un mot, Monsieur Indermuhle coupe les ficelles, déchire d'un coup les linges mouillés, en sort la lampe, tourne un écrou placé sous le pied, fait effort des deux mains sur le récipient, le dévisse, l'ouvre en deux parties égales, et découvre la chinière en or rehaussée de rubis et d'émeraudes, intacts.

Il y avait dans toute cette scène, si naturelle en apparence, et qui consistait en une simple exposition de faits, quelque chose qui la rendait effroyablement tragique, c'était l'accusation formelle, directe, irréfutable, que Maximine Delaroche lançait à chacune de ses paroles contre Mademoiselle Alice Demund... et c'était là, aussi, son silence impressionnant.

Pendant cette longue et cruelle accumulation de petites preuves ajoutées les unes aux autres, pas un muscle de son visage n'avait remué, pas un éclair de révolte ou de crainte n'avait troublé la sérénité de son limpide regard.

Que pensait-elle ?

Et surtout, qu'allait-elle dire à la minute solennelle où il lui faudrait répondre, où il lui faudrait se défendre et briser le cercle de fer dans lequel Maximine Delaroche l'emprisonnait si habilement ?

Cette minute avait sonné et la jeune fille se taisait... Maximine insiste à dire qu'un mot pourrait la justifier, même un mot de révolte...

Ce mot, elle ne le dit pas. Monsieur Indermuhle traverse vivement la pièce, revient sur ses pas, recoincidence, puis s'adresse à Maximine Delaroche...

M. I: Eh bien non, Monsieur !? Je ne peux pas admettre que ce soit vrai ! Il y a des crimes impossibles ! Et celui-là est en opposition avec tout ce que je sais, tout ce que je vois depuis un an... Mais, vous-même, Monsieur, êtes-vous absolument et définitivement certain de ne pas vous tromper ?

...

Maximine Delaroche hésite, comme un homme qu'on attaque à l'improviste et dont la riposte n'est pas immédiate. Pourtant il sourit et dit...

D: Seule la personne que j'accuse pouvait, par la situation qu'elle occupe chez vous, savoir que la lampe juive contenait ce magnifique bijou...

M. I: Je ne veux pas le croire...

D: Demandez-le-lui...

...

C'était, en effet, la seule chose qu'il n'ait pas tentée, dans la confiance aveugle que lui inspirait la jeune fille. Pourtant, il n'était plus permis de se soustraire à l'évidence. De plus, elle savait son existence, maintenant, alors, il lui était facile de le nier. Il s'approche d'elle, et les yeux dans les yeux...

M. I: Est-ce vous, Mademoiselle ? C'est vous qui avez pris le bijou ?... Puis correspondu avec ce Stéphane Dafflon et simulé le vol ?

A: C'est moi, Monsieur...

...

Elle ne baissait pas la tête. Sa figure n'exprimait ni honte ni gêne...

M. I: Est-ce Dieu possible !?, je n'aurais jamais cru...
vous êtes la dernière personne que j'aurais soupçonnée...
comment avez-vous fait, malheureuse ?

A: J'ai fait ce que Monsieur Maximine Delaroche a raconté.
La nuit du samedi au dimanche, je suis descendue ici,
j'ai pris la lampe, et, le matin, je l'ai portée...
à cet homme...

M. I: Mais non, ce que vous prétendez est inadmissible !

A: Inadmissible !, et pourquoi ?

M. I: Parce qu'au matin, j'ai retrouvé la porte fermée
au verrou !

...

Elle rougit, perd contenance et regarde Maximine
Delaroche comme si elle lui demandait conseil.

Plus encore que par l'objection de Monsieur Indermuhle,
Delaroche semblait frappé par l'embarras de Alice Demund.
N'avait-elle donc rien à répondre ?

Les aveux qui consacraient l'explication que Maximine
Delaroche avait fournie sur le vol de la lampe juive,
masquaient-ils un mensonge que détruisait aussitôt l'examen
des faits ?

M. I: Je vous assure, cette porte était fermée.
J'affirme que j'ai retrouvé le verrou comme
je l'avais mis la veille au soir. Si vous aviez passé
par cette porte, ainsi que vous le prétendez,
il aurait fallu que quelqu'un vous ouvre de l'intérieur,
c'est-à-dire d'ici même ou de notre chambre...

M.I. : Or, il n'y avait personne à l'intérieur de ces deux pièces... il n'y avait personne d'autre que ma femme et moi !

...

Maximine Delaroche se courbe vivement et couvre son visage de ses deux mains afin de masquer sa rougeur. Quelque chose comme une lumière trop brusque l'avait heurté, et il en restait ébloui, mal à l'aise. Tout se dévoilait à lui ainsi qu'un paysage obscur d'où la nuit s'écarterait soudain. Alice Demund était innocente.

Oui, Alice Demund était innocente.

Il y avait là une vérité certaine, aveuglante, et c'était en même temps l'explication de la sorte de gêne qu'il éprouvait depuis le premier jour à diriger contre la jeune fille la terrible accusation. Il voyait clair, maintenant.

Un geste, et sur-le-champ, la preuve irréfutable s'offrirait à lui. Il relève la tête et, après quelques secondes, aussi naturellement qu'il l'a pu, il tourne les yeux vers Madame Indermuhle. Elle était pâle.

Ses mains, qu'elle s'efforçait de cacher, tremblaient imperceptiblement...

D: "Une seconde encore, et elle se trahissait."

Il se place entre elle et son mari, avec le désir impérieux d'écarter l'effroyable danger qui, par sa faute, menaçait cet homme et cette femme. Mais à la vue de monsieur Indermuhle, il a un soubresaut qui le traverse. La même révélation soudaine, qui l'avait ébloui de clarté, illuminait maintenant Monsieur Indermuhle. Le même travail s'opérait dans le cerveau du mari.

Il comprenait à son tour ! Il voyait !
 Désespérément, Alice Demund se cabre contre la vérité implacable...

A: Vous avez raison, Monsieur, je faisais erreur...
 en effet, je ne suis pas entrée par ici. J'ai passé
 par le vestibule et par le jardin, et c'est à l'aide
 d'une échelle...

...

Effort suprême du dévouement... mais effort inutile !
 Les paroles sonnaient faux.

La voix était mal assurée, et la douce créature n'avait plus
 ses yeux limpides et son grand air de sincérité. Elle baisse
 la tête, vaincue. Le silence était atroce.

Madame Indermuhle attendait, livide, toute raidie par
 l'angoisse et l'épouvante. Monsieur Indermuhle semblait
 se débattre encore, comme s'il ne voulait pas croire
 à l'écroulement de son bonheur...

M. I: Parle ! Explique-toi !

Mme. I: Je n'ai rien à te dire, mon pauvre ami...

M. I: Alors... Mademoiselle...

Mme. I: Mademoiselle m'a sauvée... par dévouement...
 par affection... et elle s'accusait...

M. I: Sauvée de quoi ? De qui ?

Mme. I: De cet homme...

M. I: Brönninann ?

...

Mme. I: Oui, c'est moi qu'il tenait par ses menaces...
je l'ai connu chez une amie... et j'ai eu la folie de
l'écouter... oh, rien que tu ne puisses pardonner...
cependant, j'ai écrit deux lettres... des lettres que
tu verras... je les ai rachetées... tu sais comment...
Oh !, aie pitié de moi... j'ai tant pleuré !

M. I: Toi ! Toi ! Suzanne !

...

Il lève sur elle ses poings serrés, prêt à la battre, prêt à la
tuer, mais ses bras retombaient, et il murmurait de nouveau...

M. I: Suzanne ! ... Toi ! ... Est-ce Dieu possible !

...

Par petites phrases hachées, elle raconte la navrante et
banale aventure, son réveil effaré devant l'infamie du
personnage, ses remords, son affolement, et elle dit aussi
la conduite admirable d'Alice, la jeune fille devinant
le désespoir de sa maîtresse, lui arrachant sa confession,
écrivant à Stéphane Dafflon, et organisant cette histoire de
vol pour la sauver des griffes de Bröninann.
Monsieur ne pouvait y croire...

M. I: Toi, Suzanne, toi... comment as-tu pu ?

...

Le soir de ce même jour, un agent bernois s'annonçait
à la maison des Indermühle. Maximine et Vincent,
et Alice sont repartis vers la capitale. Pour le retour,
Maximine a demandé de prendre les petites routes
et de rouler doucement.

Assis à l'avant à droite, Vincent était encore trop absorbé par sa blessure pour rester éveillé.

À l'arrière, à gauche: Alice, et à droite: Maximine...

M: Je croyais que vous dormiez, vous aussi,
Mademoiselle Alice...

A: Non, je n'ai pas envie de dormir... je réfléchis...

M: À quoi ? Est-ce indiscret de vous le demander ?

A: Je pensais à Madame Indermuhle. Elle doit être si triste ! Sa vie est perdue !

M: Mais non, mais non, son erreur n'est pas de celles qu'on ne pardonne pas. Monsieur oubliera cette défaillance. Déjà, quand nous sommes partis, il la regardait moins durement...

A: Peut-être... mais l'oubli sera long... et elle va souffrir...

M: Vous l'aimez beaucoup ?

A: Beaucoup. C'est ça qui m'a donné tant de force pour sourire quand je tremblais de peur, pour vous regarder en face quand j'aurais voulu fuir vos yeux...

M: Et vous êtes malheureuse de la quitter ?

...

A: Très malheureuse. Je n'ai ni parents ni amis...
je n'avais qu'elle...

M: Vous aurez des amis, que ce chagrin bouleversait, je vous en fais la promesse... j'ai des relations... beaucoup d'influence... je vous assure que vous ne regretterez pas votre nouvelle situation...

A: Peut-être, mais Madame ne sera plus là...

...

Ils n'échangeaient pas d'autres paroles.

Dehors, la brume se dissipait et les nuages semblaient se séparer, laissant paraître des étoiles qui scintillèrent.

Plus tard, sur une longue route droite, le chauffeur s'allume un petit cigare. Pour s'assurer, il avait enclenché un lumignon.

À sa lueur, Maximine reconnaît Stéphane Dafflon...
Il n'a pu s'empêcher de..., mais il a préféré chuchoter...

M: "Vous !?"

S: "Bravo !"

M: "Bravo ? ... Et pourquoi ?"

S: "Comment, pourquoi ? Vous me voyez réapparaître devant vous, comme un fantôme, après avoir assisté à mon plongeon dans l'Aare, et par orgueil, par un miracle d'orgueil, vous n'avez pas un mouvement de stupeur, pas un mot de surprise ! Ma foi, je le répète, bravo, c'est admirable !"

...

M: "Ce n'est pas admirable. À votre façon de tomber de la barque, j'ai fort bien vu que vous tombiez volontairement et que vous n'étiez pas atteint par la balle du brigadier..."

S: "Et vous êtes parti sans savoir ce que je devenais ?"

M: "Ce que vous deveniez ? Je le savais.

Cinq-cents personnes commandaient les deux rives sur un espace d'un kilomètre. Du moment que vous échappiez à la mort, votre capture était certaine..."

S: "Pourtant, me voici... et bien au volant de votre voiture..."

M: "Monsieur Dafflon, il y a deux hommes au monde de qui rien ne peut m'étonner: moi d'abord, et vous ensuite..."

...

La paix était conclue. Stéphane a poursuivi la route.

Son petit cigare embaumait l'habacle d'une douce odeur presque divine.

Si Maximine n'avait pas réussi dans ses entreprises contre Stéphane Dafflon, si Stéphane demeurait l'ennemi exceptionnel qu'il fallait définitivement renoncer à saisir, si au cours des engagements, il conservait toujours la supériorité, Maximine n'en avait pas moins, par sa ténacité formidable, retrouvé la lampe juive comme il avait retrouvé le diament bleu. Peut-être, cette fois, le résultat était-il moins brillant, surtout au point de vue du public, puisque Maximine était obligé de taire les circonstances dans lesquelles la lampe juive avait été découverte, et de proclamer qu'il ignorait le nom du coupable.

Mais d'homme à homme, de Stéphane Dafflon à Maximine Delaroche, de policier à cambrioleur, il n'y avait en toute équité ni vainqueur ni vaincu.

Chacun d'eux pouvait prétendre à d'égales victoires.

Ils causaient donc, en adversaires courtois qui ont déposé leurs armes et qui s'estiment à leur juste valeur.

À la demande de Maximine Delaroche, Stéphane Dafflon raconte son évasion...

S: Si tant est que l'on puisse appeler cela une évasion.

C'était si simple ! Mes amis veillaient, puisqu'on s'était donné rendez-vous pour repêcher la lampe juive.

Aussi, après être resté sous la coque renversée de la barque, accrochée au barrage... Hum, j'ai profité d'un instant où Vollenweid et ses hommes cherchaient mon cadavre le long des rives, et je suis monté sur le barrage. Mes amis n'ont eu qu'à me cueillir de l'autre côté vers la cimenterie, et à filer sous l'oeil ahuri de quelques curieux...

M: Très joli, tout à fait réussi ! ... Et maintenant, vous avez à faire du côté alémanique ?

S: Oui, quelques règlements de comptes... mais j'oubliais... Monsieur Indermuhle ?

M: Il sait tout...

S: Ah !, mon cher maître, que vous avais-je dit ?

Le mal est irréparable maintenant. N'aurait-il pas mieux valu me laisser agir à ma guise ? Encore un jour ou deux, et je reprenais à Brönnimann la lampe juive et les bibelots, je les renvoyais aux Indermuhle, et ces deux braves gens auraient achevé de vivre paisiblement l'un auprès de l'autre. Au lieu de cela...

M: Oui, au lieu de cela, j'ai brouillé les cartes et porté la discorde au sein d'une famille que vous protégez... et Mademoiselle Alice...

S: Mon Dieu, oui, que je protégeais ! Est-il indispensable de toujours voler, duper et faire le mal ?

M: Alors, vous faites aussi le bien ?

S: Quand j'ai le temps... et puis, ça m'amuse...

M: Ça vous amuse ?

S: Oui, je trouve extrêmement drôle que, dans l'aventure qui nous occupe, je sois le bon génie qui secoure et qui sauve, et vous, le mauvais génie qui apporte le désespoir et les larmes...

M: Les larmes, les larmes !

S: Certes ! Le ménage Indermuhle est démolé et Alice Demund pleure...

M: Elle ne pouvait plus rester... Grünfelder aurait fini par la découvrir... et par elle, on remontait jusqu'à Madame Indermuhle...

S: Tout à fait de votre avis, maître, mais à qui la faute ? J'approuve votre choix pour Alice...

M: Merci...

S: Elle sera en sécurité...

A: Oui, je vous remercie encore, Monsieur Delaroche...

M: Vous êtes réveillée ?

A: Depuis peu, vos bavardages m'ont surpris...

M: Narré...

A: Je me rattraperai plus tard...

...

Ils restaient quelques secondes immobiles dans un long silence les divisait...

S: Voyez-vous, maître, quoique nous fassions, nous ne serons jamais du même bord. Vous êtes d'un côté du fossé, moi de l'autre. On peut se saluer, se tendre la main, converser un moment, mais le fossé est toujours là. Toujours, vous serez détective, et moi cambrioleur...

...

Soyez sûre, Mademoiselle, que, même réduit à la dernière extrémité, je ne vous aurais pas trahie, surtout ceux que j'aime et que j'admire.

Et vous me permettrez de vous dire que j'aime et que j'admire la vaillante et chère créature que vous êtes...

...

Il sort de son portefeuille une carte de visite, la déchire en deux, en tend une moitié à la jeune fille, et, d'une même voix émue et respectueuse...

S: Si Monsieur Delaroche ne réussit pas dans ses démarches, Mademoiselle, présentez-vous chez Lady Strauss à l'adresse sur la carte, et remettez-lui cette moitié de carte, en lui adressant ces deux mots "souvenir fidèle". Lady Strauss vous sera dévouée comme une sœur...

A: Merci, j'irai demain chez cette dame...

M: Vous lui faites plus confiance que moi ?

A: Non... c'est juste que c'est une Lady !

S: Et maintenant, maître, je presse le champignon, mais rassurez-vous, Vincent ne se réveillera pas...

M: J'aime autant pas, et vous presser me rassurerait fort bien...

S: Je vous emmène chez vos parents, c'est plus simple pour moi...

M: À votre guise !

...

Et c'est ainsi que, peu de temps plus tard, la voiture entra à Berne, que tous les feux se trouvèrent au vert, et qu'en moins de temps qu'il en faut, même le soir, la voiture stationnait devant l'immeuble des parents Delaroche.

Stéfane est sorti de la voiture, jouant son rôle de chauffeur jusqu'au bout, à ouvrir doucement les trois portes, mais il les a par contre laissés en plan.

Maximine a aidé Alice, puis à deux, ils ont réveillé Vincent pour l'emmener sur le canapé du salon. Maximine était bien sûr ennuyé, et il ne savait que dire à ses parents.

Il valait mieux pour Vincent qu'il se rétablisse correctement, et ici, il serait choyé comme un pape. Quant à Alice, après une nuit ici, elle s'en ira rejoindre... Lady Strauss.

Maximine a longuement bavardé avec ses parents.

Avec ça, il hésitait à reprendre le volant. Il s'est donc installé sur les fauteuils, laissant son lit pour Alice.

...

Au matin du lendemain, Maximine s'en est allé accompagner Alice à la gare, car elle ne voulait pas dévoiler l'adresse où elle allait aller. Maximine lui a tout de même laissé les informations nécessaires pour aller se présenter là où il espère bien qu'elle irait, mais il savait que le charme de Stéphane était plus persuasif. Ainsi, ils se sont quittés. Maximine a retrouvé son bureau pour passer la journée à remplir des papiers en rapport avec son enquête. Sa secrétaire ne lui servait pas, il a dû s'y mettre, comme aux premiers jours.

...

Quelques jours plus tard, Vincent se sentait mieux, et il pouvait enfin s'occuper de lui-même, mais quant à travailler, oh non, pas encore !

Avec Madame Delaroche, il avait passé ces jours comme un coq en pâte. Maximine se devait de retourner le voir...

M: Ah, mon cher Vincent... je vois que tu vas mieux !

V: Oui, mais ta mère refuse que je sorte !

M: Eh... convalescence !, mon cher !

V: Soit... mais dis-moi, de qui est l'idée de m'avoir emmené ici ?

M: Ah, ça...

V: Serait-ce Alice ?

M: Euh... pourquoi ?, elle ne savait pas que nous viendrions ici !, pas plus que toi !

V: Reste le chauffeur, alors... ah, ce sont tes parents !

M: Non, c'est le chauffeur !

V: Il savait où vivent tes parents ?

M: Oh, mon cher, je peux t'assurer qu'il connaît énormément de choses !

- V: Au fait, quel est le résultat de l'enquête ?
- M: Eh bien, tu n'as pas tout suivi ?
- V: Cela m'aurait été difficile, depuis la chambre, même si Alice m'a raconté...
- M: Eh bien, dans ce cas, tu sais tout !
- V: Qui est le voleur ?, Stéphane ?
- M: Ah, il te manque la fin !
- V: Je crois bien...
- M: C'était Madame Indermuhle !
- V: Impossible !
- M: Si, mais avec l'aide de Alice qui a contacté Stéphane pour faire passer la pilule à son mari !
- V: Mais le vol, le trou dans la fenêtre, l'homme dans la nuit...
- M: Et ta blessure, c'était Brönnmann !
- V: Ah... je comprends pourquoi Alice nous a abordés dès notre arrivée ! Ah, oui !
- M: Bien, maintenant, repose-toi !
- V: Mais alors, ton chauffeur...
- M: On a dû lui donner l'adresse !
- V: Bin voyons !, mais tu m'as dit tout autre chose, avant !
- M: Oublie ! Oublie ce que j'ai dit avant...
- V: Maximine !
- M: Oublie ça !
- V: Maximine, Maximine, Maximum !
- ...
- M: Pfiouh... Stéphane...
- V: Quoi ?, qu'as-tu dit ?
- M: Je t'ai dit: oublie !
- V: Mais... Stéphane Dafflon, notre chauffeur !?
- M: Chuut !
- V: "Mais ce n'est pas possible !"
- M: Si !
- V: Et qu'as-tu fait, quand tu l'as reconnu ?

M: Rien !

V: Maximine... cela ne te ressemble pas, ça !

M: Que veux-tu... j'étais à l'arrière de la voiture...
et puis, dans cette affaire, il n'a rien fait de mal,
juste tenté de récupérer les objets volés pour
les restituer !

V: Ah oui, je comprends encore mieux ! J'a-t-il d'autres
choses que j'ignore ?

M: Je te dirais de voir le superbe rapport que j'ai durement
rédigé, mais... si tu veux la vraie vérité, va donc voir
Stéfane !

V: Ha !, elle est bien bonne, celle-là !

...

Eh oui, ce Stéphane peut aussi être étonnant de bonté,
et ce n'était pas la première fois...

Chapitre 2 : l'anneau de Madame...

Tout pour un beau jour, Guillaume est une nouvelle fois sollicité hors du canton de Vaud. Bien sûr, en parlant de Guillaume Verinont, on sollicite Stéphane Dafflon ou Raoul Petit, ou peu importe son nom, en fait.

Aller à La Chaux-de-Fonds ne n'encourageait guère, mais comme toujours, le client est roi, et il vaut mieux satisfaire à sa demande.

Alors, Guillaume se disait que ce serait une occasion de balade. Il avait d'ailleurs promis une telle balade à Camélia, mais du côté de Morat. Elle ne voulait donc pas aller à La Chaux... De bon matin, il est parti pour arriver à son heure chez son client. Comme toujours, il montre sa carte de visite en guise de bonjour... Madame était sortie avec leur fils, ça tombait bien, car il était question d'eux.

Jean Dorey avait quelques soupçons à propos de sa femme. Tout de suite, Guillaume lui dit que les affaires de cœur ne sont pas de son ressort, mais Jean rétorque avoir besoin d'aide, car il ne sait comment s'y prendre. Le problème semble conséquent, et la cause est pourtant toute bête...

G: Un anneau ?

J: Oui, c'est l'anneau de ma femme. Mon tapissier l'a retrouvé coincé dans le plancher alors que nous l'avons fait faire poncer...

G: Eh bien, où est le problème, rendez-le à votre épouse...

- J: Tout le problème est là... elle en porte un !
 G: Mais celui-là, est-ce le sien ?
 J: Je le reconnais bien, il y a la date gravée...
 G: Imaginez qu'elle l'ait perdue par inadvertance,
 pour ne pas vous poser de peine, elle en a fait
 commander un autre...
 J: Sans rien dire ?, depuis tout ce temps ?
 G: Qu'auriez-vous fait à sa place ?
 J: Je le lui aurais dit et cherché en vain...
 G: Sans doute l'a-t-elle cherché en vain !
 J: Non, Monsieur, il y a autre chose, et je vous demande
 d'enquêter...
 G: Je vous ai dit, les affaires de coeur ne sont pas de
 mon ressort...
 J: S'il vous plaît !
 G: Navré, je ne puis accepter ce genre de requête...
 J: Eh bien soit, je ferais à ma façon !
 ...
 G: Réfléchissez avant de faire une bêtise...
 J: Vous donnez des conseils ?, mais filez,
 je vous prie !
 G: Bien... au revoir...
 ...

Guillaume est parti sans demander son reste.

...

Plus tard, une autre journée commençait comme toutes les autres à ceci près que Madame Yvonne Dorey embrassait son fils et lui recommandait d'être bien sage. Pour une fois, il allait chez sa grand-mère qui n'aime pas beaucoup les enfants. Elle lui rappelle les bonnes manières, et qu'il faudra montrer qu'il est un petit garçon raisonnable.

Ensuite, la nounou engagée par Madame Dorey l'emînène. Aussitôt seule, Yvonne Dorey va vers la fenêtre afin d'apercevoir son fils dès qu'il serait dehors. En effet, au bout d'un instant, il sort de la maison, lève la tête et lui envoie des baisers comme chaque jour. Puis la nounou lui prend la main d'une brusquerie inhabituelle, geste dont Yvonne remarquait avec certain étonnement.

Elle se penche davantage, et comme l'enfant gagnait l'angle de la rue, elle voit soudain un homme qui descend d'une voiture et qui s'approchait d'eux. Elle a reconnu cet homme en Bernard, l'homme de confiance de son mari. Il saisit l'enfant par le bras, le fait monter dans sa voiture ainsi que la nounou, puis ils s'en vont tous trois. Tout cela n'avait pas duré 10 secondes.

Yvonne, bouleversée, court jusqu'à la chambre, empoigne un vêtement se dirige vers la porte. La porte était alors fermée à clé, et il n'y avait pas de clé sur la serrure. En hâte, elle retourne à sa chambre. La porte était également fermée.

Tout de suite, elle heurte l'image de son mari Jean, cette figure sombre qu'aucun sourire n'éclairait jamais, ce regard impitoyable où depuis des années, elle sentait tant de rancune et de haine...

J: C'est lui !, c'est lui !, il a pris l'enfant...
Ah, c'est horrible !

...

À coups de poing, à coups de pied, elle frappait la porte, puis bondit vers le téléphone et fait sonner éperduement tous les autres appareils.

Du haut en bas de la maison, les téléphones sonnaient. On allait forcément venir, pensait-elle. Elle pressait les boutons avec un espoir forcené. Puis, un bruit de serrure...

La porte s'ouvre violemment...

Monsieur Dorey apparaît au seuil du boudoir, et l'expression de son visage était si terrible que Yvonne se mit à trembler. Il s'avance.

Dans un effort suprême, elle tente un mouvement, mais il lui a été impossible de bouger, et comme elle cherchait à prononcer des paroles, elle n'a pu qu'agiter ses lèvres et qu'émettre des sons incohérents. Elle se sentait perdue que même l'idée de la mort la bouleversait. Ses genoux fléchissent, et elle s'affaisse sur elle-même avec un gémissement.

Monsieur Dorey se précipite et la saisit à la gorge lui demandant de se taire.

Voyant qu'elle n'essayait pas de se défendre, il desserre son étreinte et il sort de sa poche des bandes d'un tissu déchiré toutes prêtes et de longueurs différentes. En quelques minutes, la femme a eu les bras attachés le long du corps, étendue sur le divan.

L'ombre avait envahi la chambre.

Monsieur allume la lampe et il se dirige vers le petit secrétaire où Yvonne avait l'habitude de ranger ses lettres. Comme il ne parvient pas à l'ouvrir, il le fracture à l'aide de son couteau, mais la lame se casse.

Il prend alors l'ouvre-lettre très solide. Il réussit son ouvrage. Il vide les tiroirs, et il emporte tous les papiers dans un carton...

J: Du temps perdu, n'est-ce pas ? Rien que des factures et des lettres insignifiantes... Aucune preuve contre toi...
Bah ! N'empêche que je garde mon fils, et je jure Dieu que je ne le lâcherai pas !

...

Comme il s'en allait, il était rejoint près de la porte par Bernard qui était déjà de retour.

Ils conversaient tous deux à voix basse, mais Yvonne entendait les mots que prononçait Bernard...

B: "J'ai reçu la réponse de l'ouvrier bijoutier.
Il est à ma bonne..."

J: "La chose est remise à demain midi. Ma mère vient de me téléphoner qu'elle ne pouvait venir avant..."

...

Ensuite, Yvonne perçoit le cliquetis de la serrure et le bruit des pas qui descendaient l'escalier jusqu'au rez où se trouvait le bureau de son mari.

Elle demeurait longtemps inerte, le cerveau en déroute, avec des idées vagues et rapides qui la brûlaient au passage, comme des flammes. Elle se rappelait la conduite indigne de son mari, ses procédés humiliants envers elle, ses menaces, ses projets de divorce.

Elle comprenait peu à peu qu'elle était la victime d'une véritable conspiration, que même la nounou, sur son ordre et avec la complicité de Bernard, avait enlevé son fils, et que son fils ne reviendrait pas, et qu'elle ne le reverrait jamais !

Exaspérée par la douleur, de tous ses nerfs, de tous ses muscles, elle se raidit, en un effort brutal. Elle était stupéfaite, car sa main droite conservait une certaine liberté.

Alors, un espoir fou la pénétrait, et patiemment, lentement, elle commençait l'oeuvre de délivrance. C'a été long. Il lui a fallu beaucoup de temps pour élargir le noeud suffisamment, et beaucoup de temps ensuite, quand sa main a été dégagée, pour défaire les liens qui nouaient le haut de ses bras à son buste, puis enfin ceux qui emprisonnaient ses chevilles.

Cependant, l'idée de revoir son fils la soutenait, et comme la pendule frappait 8 coups, la dernière entrave tombait... et elle était libre !

À peine debout, elle se rue sur la fenêtre et l'ouvre avec l'intention d'appeler le premier passant venu. Justement, un homme se promenait sur le trottoir. Elle se penche, mais l'air vif de la nuit l'avait frappée au visage, plus calme, elle songeait au scandale, aux questions, aux interrogatoires, à son fils...

J: "Mon Dieu !, mon Dieu !, que faire pour le reprendre ? Par quels moyens s'échapper ? Au moindre bruit, Jean ou Bernard va survenir, et qui sait si dans un mouvement de rage... "

...

Des pieds à la tête, elle frissonnait d'une épouvante subite. L'horreur de la mort se mêlait dans son pauvre cerveau, et à la pensée de son fils, elle bégaye, la gorge étranglée...

J: Au secours ! Au secours !

...

Elle s'arrête, et redit tout bas, à plusieurs reprises: "Au secours ! Au secours !" comme si ce mot éveillait en elle une idée, une réminiscence, et que l'attente d'un secours ne lui paraissait pas une chose impossible.

Durant quelques minutes, elle restait absorbée en une méditation profonde, coupée de pleurs et de soubresauts. Puis, avec des gestes instinctifs, elle allonge le bras vers une petite bibliothèque suspendue au-dessus du secrétaire.

Elle saisit les uns après les autres 4 livres qu'elle feuilletait distraitemment et renmit en place et finit par trouver entre les pages du cinquième une carte de visite où ses yeux épelèrent ces deux mots: "Guillaume Vermont", et une adresse écrite au crayon: "L'Ancienne de la rue Jaquet-Droz 43". Sa mémoire évoquait la phrase bizarre que cet homme lui avait dite quelque temps auparavant, un jour de réception:

" Si jamais un péril vous menace, si vous avez besoin de secours, n'hésitez pas, jetez à la Poste cette carte que je mets dans ce livre, et quelle que soit l'heure, et quels que soient les obstacles, je viendrai. "

Avec quel air étrange il avait prononcé une telle phrase, et comme il donnait l'impression de la certitude, de la force, de la puissance illimitée, de l'audace indomptable !

Brusquement, inconsciemment, sous la poussée d'une décision irrésistible et dont elle se refusait à prévoir les conséquences, avec ses mêmes gestes instinctifs, Yvonne prend une enveloppe, introduit la carte de visite, la cachète, inscrit les 2 lignes: *Guillaume Verinont, L'Ancienne, rue Jaquet-Droz 43.*

Elle s'approche de la fenêtre entrebâillée.

Dehors, l'homme d'éambulait toujours. Elle lance l'enveloppe, la confiant au hasard. Peut-être, ce chiffon de papier serait-il ramassé, et comme une lettre égarée, mis dans une boîte postale.

Elle n'avait pas accompli cet acte qu'elle en saisit toute l'absurdité. C'était fou de supposer que le message irait à son adresse, et plus fou encore d'espérer que l'homme qu'elle appelait pourrait venir à son secours, quelle que soit l'heure et quels que soient les obstacles.

Une réaction se produisait en elle, d'autant plus vive que l'effort avait été plus rapide et plus brutal.

Yvonne chancela, s'appuie contre un fauteuil et se laisse tomber, à bout d'énergie.

...

Alors, le temps s'écoule, le temps morne des soirées d'hiver où les voitures interrompent le silence de la rue.

La pendule sonnait, implacable.

Dans le demi-sommeil qui l'engourdissait, la femme en comptait les tintements. Elle percevait aussi certains bruits à différents étages de la maison, et savait de la sorte que son mari avait dîné, qu'il montait jusqu'à sa chambre et redescendait à son bureau.

Tout ça lui semblait très vague, et sa torpeur était telle qu'elle ne songeait même pas à s'étendre sur le divan, pour le cas où il entrerait...

Les 12 coups de minuit... la demie... puis 1 heure...
Yvonne ne réfléchissait à rien, attendant les événements qui se préparaient et contre lesquels toute rébellion était inutile.

Elle se représentait son fils et elle-même, comme on se représente ces êtres qui ont beaucoup souffert et qui ne souffrent plus, et qui s'enlacent de leurs bras affectueux, mais un cauchemar la secoue.

Voilà qu'on voulait arracher ces 2 êtres l'un à l'autre, et elle avait la sensation affreuse, en son délire, qu'elle pleurerait... et d'un mouvement, elle se dresse.

La clé venait de tourner dans la serrure. Attiré par ses cris, le mari allait apparaître. Du regard, Yvonne cherche une arme pour se défendre, mais la porte est poussée, et stupéfaite comme si le spectacle qui s'offrait à ses yeux lui avait semblé le prodige le plus inexplicable...

Elle balbutie...

J: Vous !, vous !?

...

Un homme s'avance vers elle, en habit chic et son chapeau sous le bras. Cet homme jeune, de taille mince, élégant, elle l'avait reconnu, c'était Guillaume Vermont...

J: Vous !?

...

G: Je vous demande pardon, Madame, votre lettre ne m'a été remise tardivement...

J: Est-ce possible ?, est-ce possible que ce soit vous, que vous ayez pu !

...

Il paraissait très étonné...

G: N'avais-je pas promis de venir à votre appel ?

J: Oui, mais...

G: Eh bien, me voici donc !

...

Guillaume examine les bandes de tissu dont Yvonne avait réussi à se délivrer et hoche la tête, tout en continuant son inspection...

G: C'est donc là les moyens que l'on emploie ?

Monsieur Dorey, n'est-ce pas ? J'ai vu qu'il vous avait également emprisonnée... Mais alors, la lettre ?

Ah !, par cette fenêtre... Quelle imprudence de ne pas l'avoir collée !

...

Il pousse les deux battants. Yvonne s'étonne...

J: Si l'on entendait ?

G: Il n'y a personne ici, j'ai visité...

J: Cependant...

G: Votre mari est sorti depuis 10 minutes...

J: Où est-il ?

G: Chez sa mère...

J: Comment le savez-vous ?

...

G: Oh, très simplement. Il a reçu un coup de téléphone lui annonçant que sa mère était malade. Comme je l'avais prévu, puisque c'est moi qui ai téléphoné, Monsieur est sorti précipitamment, suivi de son ami Bernard. Aussitôt, à l'aide de clés spéciales, je suis entré...

...

Il racontait cela le plus naturellement du monde, de même que l'on raconte, dans un salon, une petite anecdote insignifiante.

Jvonne est reprise d'une inquiétude soudaine et elle demande...

J: Alors, si sa mère n'est pas malade, en ce cas, mon mari va revenir...

G: Certes, il s'apercevra qu'on s'est joué de lui, et d'ici trois quarts d'heure au plus...

J: Partons... je ne veux pas qu'il me retrouve ici...
Je veux rejoindre mon fils...

G: Un instant....

J: Un instant !, mais vous ne savez donc pas qu'il me l'enlève ?, qu'il lui fait du mal, peut-être ?

...

La figure contractée, les gestes fébriles, elle cherchait à repousser Verimont.

Avec beaucoup de douceur, il la contraint à s'asseoir...

Puis incliné sur elle, il prononce d'un ton grave et respectueux...

G: Écoutez-moi, Madame, et ne perdons pas de temps. Tout d'abord, rappelez-vous que nous nous sommes rencontrés 4 fois... et la dernière fois, vous m'avez fait sentir que mes visites vous déplaçaient. Depuis, je ne vous ai pas revue. Malgré tout, votre confiance en moi était telle que vous avez conservé la carte que j'avais mise entre les pages de ce livre, et que c'est moi, et pas un autre, que vous avez appelé. Cette confiance, je vous la demande encore. Il faut m'obéir aveuglément. Je suis venu, je vous sauverai, quelle que soit la situation...

J: Je vous écoute...

...

La tranquillité de Guillaume Vermont, sa voix impérieuse aux intonations amicales, apaisait peu à peu la jeune femme. Toute faible encore, elle éprouvait de nouveau une impression de détente et de sécurité en face de cet homme...

G: N'ayez peur, en admettant que votre mari revienne, il est impossible qu'il soit de retour avant 15h15; or, il est 14h35...
Je vous jure qu'à 15h00 exactement, nous partirons et que je vous conduirai vers votre fils, mais je ne veux pas partir avant de tout savoir...

J: Que dois-je faire ?

G: Me répondre, et très nettement. Nous avons 20 minutes. C'est assez, mais pas trop... Donc, croyez-vous que votre mari ait des projets criminels ?

J: Non...

G: Il s'agit donc de votre fils ?

J: Oui...

G: Il vous l'enlève, parce qu'il veut divorcer et épouser une autre femme, une de vos anciennes amies, que vous avez chassée de votre maison ? Oh !, je vous en conjure, répondez-moi sans détour. Ce sont là des faits de notoriété publique, et votre hésitation, vos scrupules, tout doit cesser actuellement, puisqu'il s'agit de votre fils.

Ainsi donc, votre mari veut épouser une autre femme ?

J: Oui !

G: Cette femme n'a pas d'argent. De son côté, votre mari qui s'est ruiné n'a d'autres ressources que la pension qui lui est servie par sa mère, et les revenus de la grosse fortune que votre fils a héritée de deux de vos oncles...

J: Oui !

...

G: C'est cette fortune que votre mari convoite et qu'il s'approprierait plus facilement si l'enfant lui était confié. Un seul moyen: le divorce. Je ne me trompe pas ?

J: Non, c'est bien ça...

G: Ce qui l'arrêtait jusqu'ici, c'était votre refus ?

J: Oui, et celui de ma belle-mère, dont les sentiments religieux s'opposent au divorce. Elle ne céderait que dans le cas... où l'on pourrait prouver que ma conduite est indigne...

...

Guillaume hausse les épaules...

G: Donc il ne peut rien contre vous ni contre votre fils.

Au point de vue légal, comme au point de vue de ses intérêts, il se heurte à un obstacle qui est le plus insurmontable de tous, la vertu d'une honnête femme.

Et cependant, voilà que tout d'un coup, il engage la lutte...

J: Que voulez-vous dire ?

G: Je veux dire que si un homme comme votre mari se risque dans une aventure aussi incertaine après tant d'hésitations et malgré tant d'impossibilités, c'est qu'il a ou qu'il croit avoir entre les mains, des armes...

J: Quelles armes ?

...

G: Je l'ignore, mais elles existent... sans quoi, il n'aurait pas commencé par prendre votre fils...

...

Ivonne se désespère...

J: C'est horrible... est-ce que je sais, moi, ce qu'il a pu faire !, ce qu'il a pu inventer !

G: Cherchez bien... Rappelez vos souvenirs... Tenez, dans ce secrétaire qu'il a fracturé, il n'y avait pas une lettre qu'il puisse utiliser pour se retourner contre vous ?

J: Aucune...

G: Et dans les paroles qu'il vous a dites, dans ses menaces, il n'y a rien qui vous permette de deviner ?

J: Je ne vois rien...

G: Pourtant, pourtant, il doit y avoir quelque chose...
Il n'a pas un ami plus..., auquel il se confie ?

J: Je ne saurais dire...

G: Personne n'est venu le voir hier ?

J: Personne...

G: Il était seul quand il vous a enfermée ?

J: À ce moment-là, oui, mais après, son ami est revenu près de la porte, et j'ai entendu qu'ils parlaient d'un ouvrier bijoutier...

G: C'est tout ?

...

J: Et d'une chose qui aurait lieu le lendemain,
donc aujourd'hui à midi, parce sa mère ne pouvait venir...

...

Guillaume réfléchit...

G: Cette conversation a-t-elle un sens qui vous éclaire
sur les projets de votre mari ?

J: Je n'en vois pas...

G: Où sont vos bijoux ?

J: Hum... mon mari les a vendus...

G: Il ne vous en reste pas un seul ?

J: Non...

G: Pas même une bague ?

J: Non, sauf cet anneau...

G: Qui est votre anneau de mariage ?

J: Qui est..., mon anneau...

...

Elle s'arrêta, interdite. Guillaume note qu'elle rougissait,
et il l'entendait balbutier...

J: Serait-ce possible ?, mais non... mais non. Il ignore...

...

Guillaume Vermont la pressait aussitôt de questions,
et Yvonne se taisait, immobile, le visage anxieux.
À la fin, elle répond, à voix basse...

J: Ce n'est pas mon anneau de mariage. Il y a longtemps,
je l'ai fait tomber de la cheminée de ma chambre,
où je l'avais mis une minute, et malgré toutes
mes recherches, je n'ai pu le retrouver. Sans rien dire,
j'en ai commandé un autre..., que voici à ma main...

G: Le véritable anneau portait la date de votre mariage ?

J: Oui, le 23 octobre...

G: Et le second ?

J: Celui-ci ne porte aucune date...

...

Il sent en elle une légère hésitation et un trouble qu'elle ne cherchait d'ailleurs pas à dissimuler...

G: Je vous en supplie, ne me cachez rien... Vous voyez le chemin que nous avons parcouru en quelques minutes, avec un peu de logique et de sang-froid. Continuons, je vous le demande de grâce...

J: Êtes-vous sûr qu'il soit nécessaire ?

...

G: Je suis sûr que le moindre détail est important et que nous sommes près d'atteindre le but, mais il faut se hâter... L'heure est grave...

...

J: Je n'ai rien à cacher. C'était à l'époque la plus misérable de ma vie. Humiliée chez moi, j'étais entourée d'homimages, de tentations, de pièges, comme toute femme qu'on voit abandonnée de son mari.

...

Alors, je me suis souvenue. Avant mon mariage, un homme m'avait aimée, dont j'avais deviné l'amour impossible et qui est mort. J'ai fait graver le nom de cet homme, et j'ai porté cet anneau comme on porte un talisman. Il n'y avait pas d'amour en moi puisque j'étais la femme d'un autre. Mais dans le secret de mon cœur, il y a eu un souvenir, un rêve meurtri, quelque chose de doux qui me protégeait...

...

Elle s'était exprimée lentement, sans embarras, et Vermont ne doutait pas une seconde qu'elle n'ait dit l'absolue vérité.

Comme il se taisait, elle est redevenue anxieuse et elle lui demande ce qu'il suppose de son mari...

Il lui prend la main, et tout en examinant l'anneau d'or...

G: L'énigme est là. Votre mari, je ne sais comment, connaît la substitution. À midi, sa mère viendra. Devant témoins, il vous obligera d'ôter votre bague, et de la sorte, il pourra obtenir le divorce en même temps que l'approbation de sa mère, puisqu'il aura la preuve qu'il cherchait...

J: Je suis perdue, je suis perdue !

G: Au contraire !, donnez-moi cette bague et tantôt, c'est une autre qu'il trouvera, une autre que je vous ferai parvenir avant midi, et qui portera la date du 23 octobre...

J: Vous feriez ça ?

...

Il s'interrompt brusquement. Tandis qu'il parlait, la main de Yvonne s'était glacée dans la sienne, et comme il a levé les yeux, il voit que la jeune femme était pâle, affreusement pâle... Elle eut un accès de désespoir fou...

J: Il y a, il y a que je suis perdue !

Il y a que je ne peux ôter cet anneau !

Il est devenu trop petit ! Comprenez-vous ?

Cela n'avait pas d'importance, et je n'y pensais pas...

Aujourd'hui... Cette preuve... Cette accusation...

G: Eh bien quoi ?

J: Ah !, quelle torture ! Regardez... Il fait partie de mon doigt... Il est incrusté dans ma chair... et je ne peux pas... je ne peux pas...

...

Elle tirait vainement de toutes ses forces, au risque de se blesser. La chair se gonflait autour de l'anneau, et l'anneau ne bougeait pas...

Puis, prise d'une nouvelle angoisse qui la terrifiait...

J: Ah !, je me souviens du cauchemar que j'ai eu l'autre nuit... Il me semblait que quelqu'un entraînait dans ma chambre et s'emparait de ma main.

Et je ne pouvais pas me réveiller...

C'était lui !, c'était lui ! Il m'avait endormie, j'en suis sûre... Et il regardait la bague...

Et tantôt, il me l'arrachera devant sa mère...

Ah !, je comprends tout... Cet ouvrier bijoutier...

c'est lui qui me la coupera à même la main...

Vous voyez... je suis perdue...

...

Elle se cacha la tête et se mit à pleurer, mais dans le silence. La pendule sonnait une fois, et puis une autre fois, et une fois encore... Yvonne se redresse d'un bond...

J: Le voilà, il va venir... il est 3 heures...

Allons-nous-en !

G: Vous ne partirez pas !

J: Mon fils... je veux le voir, le reprendre...

G: Savez-vous seulement où il est ?

J: Je veux partir !

G: Vous ne partirez pas !, ce serait de la folie !

J: Mais alors ?

...

Il la saisit aux poignets. Elle voulait se dégager, et il a dû la brusquer pour vaincre sa résistance.

À la fin, il réussit à la ramener vers le divan, puis à l'étendre, et tout de suite sans prêter attention à ses plaintes, il reprend les bandes de tissu et lui attache les bras et les chevilles...

G: Oui, ce serait de la folie. Qui vous aurait délivrée ?
 Qui vous aurait ouvert cette porte ? Un complice ?
 Quel argument contre vous, et votre mari s'en servira
 auprès de sa mère ! Et puis, à quoi bon ?
 Vous enfuir, c'est accepter le divorce..., et sait-on jamais
 le dénouement ? Il faut rester ici...

Elle sanglotait...

J: J'ai peur... cet anneau me brûle... Brisez-le...
 emportez-le... qu'on ne le retrouve pas !

G: Et si l'on ne le retrouve pas à votre doigt, qui l'aurait
 brisé ? Toujours un complice... Non, il faut affronter
 la lutte, et vaillamment, puisque je réponds de tout...
 Croyez en moi... Je réponds de tout...
 Même si je dois m'attaquer à votre belle-mère et
 retarder ainsi l'entrevue..., même si je dois venir
 ici avant midi, c'est l'anneau nuptial que l'on arrachera
 de votre doigt, je vous le jure et votre fils
 vous sera rendu...

...

Dominée, soumise, Yvonne s'offrait elle-même aux entraves.

Quand il se relève, elle était liée comme auparavant.
Il inspecte la pièce pour s'assurer qu'aucune trace ne
demeure de son passage. Puis il s'incline de nouveau sur la
jeune femme et il lui murmure...

G: Pensez à votre fils, et quoi qu'il arrive, ne craignez rien...,
je veille sur vous...

...

Elle l'entend ouvrir et refermer la porte de la chambre,
puis quelques minutes après, la porte d'entrée.

Pendant un temps, un temps indéfinissable et sombre,
elle se demandait comment, dans sa posture, dans sa position
entre son mari et son fils, comment tout cela allait pouvoir
s'arranger en sa faveur...

Elle tentait de s'imaginer des choses, mais c'était plus
une torture cérébrale qu'un simple cauchemar.

À 15h30, une voiture s'arrêtait devant la maison.

La porte du bas claquait de nouveau, et presque aussitôt,
Yvonne aperçut son mari qui entrait dans la pièce, rapidement,
l'air furieux. Il court vers elle, s'assure qu'elle était toujours
attachée, et s'emparant de sa main, examine la bague.

Yvonne s'évanouit...

Elle ne saura pas au juste, en se réveillant, combien de
temps elle avait dormi, mais la clarté du grand jour
pénétrait dans la chambre, et elle le constatait au premier
mouvement qu'elle a fait, constant que les bandes étaient
coupées.

Alors, elle tourne la tête et voit auprès d'elle son mari qui la regardait...

J: Mon fils, mon fils, je veux mon fils...

...

Il réplique d'une voix dont elle sentit la raillerie.
C'était inévitable que cela se passe ainsi...

J: Notre fils est en lieu sûr. Pour l'instant, il ne s'agit pas de lui, mais de vous... Nous sommes l'un en face de l'autre sans doute pour la dernière fois, et l'explication que nous allons avoir est très grave. Je dois vous avertir qu'elle aura lieu devant ma mère. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

...

Avant de répondre, Yvonne s'efforçait de cacher son trouble, se rappelant la promesse de Guillaume Vermont...

J: Alors ?

J: Aucun... je serai prête quand elle viendra...

J: Ma mère est ici...

J: Oh, elle est ici ?

J: Oui...

J: Et c'est maintenant ? C'est tout de suite que vous voulez ? Pourquoi ? Pourquoi pas ce soir ?
Demain ?

J: Non !, aujourd'hui, maintenant... Il s'est produit au cours de la nuit un incident assez bizarre et que je ne m'explique pas: on m'a fait venir chez ma mère dans le but évident de m'éloigner d'ici. Cela me détermine à avancer le moment de l'explication. Vous ne désirez pas prendre un repas auparavant ?

J: Non... non...

J: Je vais donc chercher ma mère...

...

Il se dirige vers la chambre de Yvonne. Celle-ci jette un coup d'oeil sur la pendule. La pendule marquait 10h35 !

Elle a eu un frisson d'épouvante...

Guillaume Vermont ne la sauverait pas, et personne ni rien au monde ne la sauverait, car il n'y avait pas de miracle qui puisse faire que l'anneau d'or ne soit pas à son doigt.

Monsieur Dorey revient avec sa mère et la prie de s'asseoir. C'était une femme sèche, anguleuse, qui avait toujours manifesté contre Yvonne des sentiments hostiles.

Elle ne salue même pas sa belle-fille, montrant ainsi qu'elle avait gagné d'avance...

L: Je crois qu'il est inutile de parler très longuement.
En deux mots, mon fils prétend...

J: Je ne prétends pas, ma mère, j'affirme.

J'affirme sous serment qu'il y a 3 mois, durant les vacances, le tapissier a trouvé dans une rainure du parquet, l'anneau de mariage que j'avais donné à ma femme, en reposant les tapis de ce boudoir et de la chambre. Cet anneau, le voici. La date du 23 octobre est gravée à l'intérieur...

L: Alors, l'anneau que votre femme porte...

...

J: Cet anneau a été commandé par elle en échange du véritable. Sur mes indications, Bernard, mon domestique a fini par découvrir après de longues recherches, le petit bijoutier à qui elle s'était adressée. Cet homme se souvient parfaitement, et il est prêt à en témoigner, que sa cliente ne lui a pas fait inscrire une date, mais un nom... Ce nom, il ne se le rappelle pas, mais peut-être l'ouvrier qui travaillait avec lui dans son magasin, s'en souviendrait-il. Prévenu par lettre que j'avais besoin de ses services, cet homme a répondu hier qu'il était à ma disposition. Ce matin, à 9 heures, Bernard est allé le chercher. Tous deux attendent dans mon bureau...

...

Il se tourne vers sa femme...

J: Voulez-vous, de votre plein gré, me donner cet anneau ?

...

Elle articule avec beaucoup de peur...

J: Vous savez bien que... depuis la nuit où vous avez essayé de le prendre... à mon insu, qu'il est impossible de l'ôter de mon doigt...

J: En ce cas, puis-je donner l'ordre que cet homme monte ?
Il a les instruments nécessaires...

J: Oui...

...

D'une voix faible, elle était résignée.

En une sorte de vision, elle évoquait l'avenir, le scandale, le divorce prononcé contre elle, l'enfant confié par jugement au père, et elle acceptait cela en pensant qu'elle enlèverait son fils, qu'elle partirait avec lui au bout du monde et qu'ils vivraient tous deux, seuls et heureux.
La belle-mère lui dit...

L: Vous avez été bien légère, Yvonne...

...

Yvonne était sur le point de se confesser à elle et de lui demander sa protection, mais à quoi bon ?
Comment admettre qu'elle puisse la croire innocente ?

Elle ne répliquait pas. Tout de suite, d'ailleurs, Jean revenait suivi de son ami et d'un homme qui portait une trousse sous le bras. Il dit à cet homme...

J: Vous savez de quoi il s'agit ?

...: Oui, une bague qui est devenue trop petite et qu'il faut trancher... C'est facile... Un bon coup de pince suffira...

J: Et vous l'examinerez ensuite, si l'inscription qui est à l'intérieur de cet anneau a été bien gravée par vous...

...: Bien sûr, je vais même vous la montrer...
je n'ai pas oublié ma loupe...

...

Yvonne observe la pendule. Il était 10h50.

Il lui semblait entendre quelque part dans la maison un bruit de voix qui disputaient, et malgré elle, un sursaut d'espoir la secouait.

Peut-être, Véronique avait-il réussi... mais, le bruit s'étant renouvelé, elle se rendait compte que des marchands ambulants passaient sous ses fenêtres et s'éloignaient.

C'était fini. Guillaume Véronique n'avait pas pu la secourir. Elle comprenait que, pour retrouver son enfant, il lui faudrait agir par ses propres forces, car les promesses des autres sont vaines. Elle a eu un mouvement de recul.

Elle avait vu sur sa main, la main sale de l'ouvrier, et ce contact odieux la révoltait.

...: Excusez, Madame, si je dois... il faut bien que je ne vous blesse pas... ce serait dommage...

...

J: Allons, il te faut te décider !

...

Alors, elle tend sa main fragile et tremblante que l'ouvrier saisit de nouveau, qu'il retourne, et appuie sur la table, la paume découverte.

Yvonne sent le froid de l'acier. Elle souhaitait mourir, d'un coup, et s'attachant aussitôt à cette idée de mort, elle pensait à des poisons qu'elle achèterait et qui l'endormiraient presque à son insu. L'opération a été bien rapide.

De biais, les petites tenailles d'acier repoussent la chair, se font une place, et mordaient la bague. Un effort brutal, la bague se brise. Il n'y avait plus qu'à écarter les 2 extrémités pour la sortir du doigt. C'est ce qu'a fait l'ouvrier.

Monsieur Dorey s'exclame, triomphant...

J: Enfin nous allons savoir... La preuve est là !
Et nous sommes tous témoins !

...

Jean s'appropriera vivement la loupe et l'anneau des mains de l'ouvrier et regarde l'inscription.

Un cri de stupeur lui échappe.

L'anneau portait la date de son mariage avec Yvonne: "23 octobre".

Yvonne en a perdu connaissance.

* * *

Stéfane et Dominic prenaient du bon temps sur la terrasse du café La Terrasse à la rue de la Paix. Dominic avait un petit travail pour les temps où il n'y avait rien de spécial à faire. L'évènement passé, Stéfane pouvait lui raconter son histoire...

D: Eh bien ?

S: Eh bien, quoi ?

D: Comment, quoi ?, mais la fin de l'aventure...

S: La fin de l'aventure ?, mais il n'y en a pas d'autre !

D: Voyons, tu plaisantes ?

S: Pas du tout, celle-là ne te suffit pas ?

La femme est sauvée. Le mari, n'ayant pas la moindre preuve contre elle, elle est contrainte par sa mère à renoncer au divorce et à rendre l'enfant. Voilà tout.

Depuis, il a quitté sa femme, et elle vit heureuse, avec son fils...

D: Oui, oui... mais la façon dont elle a été sauvée ?

...

Stéfane éclate de rire...

S: Eh, mon cher ami, tu as peut-être une certaine adresse, mais fichtre, je te jure qu'elle n'a pas eu besoin d'explication !

D: Bon, bon, je m'incline...

...

Stéfane prend une pièce de 5 francs dans sa main...

S: Tiens, vois-tu ?

D: Oui, c'est une pièce de 5 francs !

S: Bien !

D: Tout de même...

S: Tu m'excuseras, mais pour cette expérience,
cela fonctionne aussi...

...

Stéfane avait fermé sa main...

S: Et qu'y a-t-il dans ma main ?

D: Suis-je bête ?, la pièce de 5 francs !

...

Stéfane ouvre sa main.

La pièce n'y était pas...

D: Ha !

S: Tu vois comme c'est facile ! Un ouvrier bijoutier coupe
avec des tenailles une bague sur laquelle est gravé
un nom, mais il en présente une autre sur laquelle est
gravée la date du 23 octobre...

...

S: C'est un simple tour de passepasse, et je l'ai dans
le fond de mon sac, ainsi que d'autres...

D: Je reconnais bien là ton habileté, mais alors...
l'ouvrier bijoutier ?

S: C'était Guillaume Vermont ! C'était ce brave Stéfane
Dafflon ! En quittant la femme à 3 heures du matin,
j'ai profité des quelques minutes qui me restaient avant
l'arrivée du mari pour inspecter son bureau. Sur la table,
j'ai trouvé la lettre que l'ouvrier bijoutier avait écrite.
Cette lettre me donnait l'adresse. Moyennant quelques
billets, j'ai pris la place de l'ouvrier, et je suis venu
avec un anneau d'or coupé et gravé d'avance.
Monsieur n'y a vu que du feu !

D: Parfait !, mais ne crois-tu pas avoir été dupé ?
Par la femme...

S: En quoi donc ?

D: Voyons ! Le nom inscrit comme un talisman...

Ce beau ténébreux qui l'aimait et souffrait pour elle...

Tout cela me paraît fort invraisemblable,
et je me demande si tu n'es pas tombé au milieu
d'un joli roman d'amour réel et pas innocent...

...

Stéfane le regarde de travers...

S: Écoute-moi, cela ne nous regarde pas... c'est sa vie, non ?

D: Oui, bien sûr, mais ce nom...

S: Quelle importance ?

D: Simple curiosité...

S: Ne t'a-t-on jamais dit que la curiosité est un vilain
défaut ?

D: Que tu as...

S: C'est fini, oui ?

...

Et puis, une belle femme passe dans la rue.

Stéfane la salue d'un geste bien amical...

S: C'est elle, avec son fils...

D: Elle ?

S: Elle me reconnaît toujours, quel que soit
mon déguisement...

D: Ouh là...

S: Je suis celui qui lui a rendu son fils !

D: Bel honneur !

...

Et plus tard...

D: Quel est le programme pour ces prochains jours ?

S: On n'est pas bien ici, sur cette terrasse ?

D: Si, bien sûr !

S: On attend un appel au secours !

D: "Au secours !"

S: Tais-toi !, malotru !

D: Merci pour le qualificatif !

S: Cela ne se fait pas...

D: Pourquoi ?

S: Il faut avoir le droit !, le juste motif !

D: Mouais...

...

S: On peut aller du cheval dans le Jura, si tu veux,
ce n'est pas loin...

D: Du cheval... j'en ai déjà assez à la ferme...

S: Alors, que proposes-tu ?

...

D: Un musée !

S: Un musée ?

D: Pour voir les images...

S: Ce sont des tableaux !

D: Pour parfaire mes connaissances !

S: Gauguin et tous les autres ?

...

D: Surtout les autres... ceux que tu n'as pas...

S: Ça n'a aucun intérêt !

D: Pfiouh...

...

S: Non, j'ai peut-être une idée !

D: Laquelle ?

S: Allons à Berne !

...

D: Je croyais que tu ne voulais pas y mettre les pieds !

S: Oui, c'est vrai, mais on peut aller voir l'ami Vincent !

D: Vincent... Dupertuis ?

S: Tu en connais d'autres ?

D: Euh, non... mais as-tu seulement son adresse ?

S: Tu me sous-estimes !

D: Et tu dis... l'ami Vincent ?

S: Oui, c'est mon ami !

D: Un ami comme je le suis ?

S: Non, toi, tu es un ami fidèle !

D: Fidèle... comme un chien ?

S: Dominic, je devrais te rosser pour avoir dit ça...

D: Fais-le !

S: Pas ici...

...

D: Un ami...

...

S: Bien... va payer et on y va !

D: C'est ça...

...

Dominic est allé payer les boissons à l'intérieur, car bien souvent, pour avoir le serveur sur la terrasse, il faut repasser...

Un peu après son retour, Stéphane et Dominic s'en vont. Ils reprennent leur voiture et Dominic conduit Monsieur Vermont en direction de Berne.

S'il y a l'autoroute, les petites routes permettent de voir les gens, la foule et les paysages.

C'est donc beaucoup plus tard dans la journée que Dominic, toujours en suivant les indications de Stéphane, se parque dans une case "visiteurs".

Ils quittent la voiture et vont en direction de la porte principale du bâtiment. Il y a un interphone.
Stéphane presse le bouton en face du nom "Dupertuis".

Une voix de femme répond... et Stéphane demande si Monsieur Vincent est là. En effet, il est là, mais la voix demande à ne pas le déranger, car il est en convalescence. Stéphane lui dit monter, car il est un ami... et ce se ne sera pas long.

La porte s'ouvre. Dominic la pousse et ils entrent.
Ils prennent l'ascenseur puisqu'il fonctionne.

Au bon étage, devant la porte... Stéphane presse le bouton...

D: On n'aurait pas dû venir...

...

...: " Qui êtes-vous ? "

S: Les fraises sont vertes, je n'ai pas de dessert salé...

...: " Les fraises ? Oh, j'ai un dessert sucré, mais je n'ai pas de fraises... est-ce que des cuquettes vont aussi ? "

D: Des quoi ?... mais c'est quoi cette histoire de desserts ?

S: Je ne sais pas ce que c'est et des biscuits salés feront l'affaire !

...: " Une affaire de café glacé ? "

S: Par exemple...

...: " C'est toi, Stéphane ? "

...

S: Oui, avec Dominic... ouvre, s'il te plaît...

D: Alors là...

...

La porte s'ouvre, et effectivement, Vincent les salue amicalement avec le sourire et les prie d'entrer...

Stéfane enlace Vincent pour la forme. Dominic lui sert une poignée de main timide. Vincent les invite au salon... et fait demander des cafés...

S: Alors, tu te reposes bien ?

V: Oui, j'ai déjà passé bien du temps chez les parents de Maximine, que je me devais de revenir chez moi...

S: Comment va Maximine ?

V: Très bien... il a bonne humeur quand il n'est pas à tes trousses...

S: Tout de suite...

V: As-tu détroussé une autre famille ?

S: Non, non... j'ai démantelé une histoire de famille, et s'ils se sont tout de même séparés, ce qui était inévitable, au moins, c'est à l'amiable !

V: Hum... j'aime t'entendre parler ainsi quand tu fais le bien chez des inconnus...

S: Ça me change... mais j'ai tout de même gagné ça !

V: Qu'est-ce que c'est ?

S: Un anneau d'or... un anneau de fiançailles...

V: Ah, mais il est coupé ?

S: Oui, coupé comme le couple... il est gravé le prénom du premier ami de Madame...

...

V: Et vous... vous ne dites rien ?

D: Euh... pardon... je suis encore sous le choc
de me retrouver en si bonne compagnie...

V: Le choc n'est pas trop dur ?

D: Je vais survivre... mais dites-moi, vous... vous
vous connaissez drôlement bien ! Et c'est quoi
cette histoire de dessert ?

S: C'est un code farfelu pour nous reconnaître...

V: C'est toujours burlesque et il n'y a que mon ami
Stéphane pour être aussi imaginatif !

D: Je le confirme...

S: Tu vois, ça sert toujours d'avoir un ami dans la police...

D: Je vois... je vois, et je me dis que vous jouez
avec le feu !

V: Vois-tu, ça me change du traintrain quotidien...
et puis, si je ferme les yeux, j'écoute...

S: Alors, ces cafés ?

V: Mais les voilà... et avec des cuquettes !

D: Ah, c'est ça ?

...

... à suivre dans le prochain épisode...

